

Patrick Barillot

Quelle satisfaction marque la fin d'analyse ?

« Le mirage de la vérité, dont seul le mensonge est à attendre (c'est ce que l'on appelle la résistance en termes polis) n'a d'autre terme que la satisfaction qui marque la fin de l'analyse.

Donner cette satisfaction étant l'urgence à quoi préside l'analyse, interrogeons comment quelqu'un peut se vouer à satisfaire ces cas d'urgence. »

J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 572.

Je vais commenter ce soir une petite partie du texte cette année à l'étude qui porte sur la satisfaction qui marque la fin de l'analyse.

Cet écrit de la préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI*, comme beaucoup d'écrits, est dense, très serré et nécessite une bonne connaissance des séminaires qui le précèdent pour pouvoir être lu sans trop de contresens. Le commenter est assez risqué, ce qui n'empêche pas de s'y essayer. Voilà pour les précautions introductives qui me font espérer une certaine indulgence.

Je vous lis la phrase sur laquelle je me suis arrêté : « Le mirage de la vérité, dont seul le mensonge est à attendre (c'est ce qu'on appelle la résistance en termes polis) n'a d'autre terme que la satisfaction qui marque la fin de l'analyse. » Cette simple phrase comporte une série de difficultés sur chacun de ses termes, qu'il faut clarifier pour en saisir toute la portée.

On a déjà « le mirage de la vérité » et de ce que cela peut désigner, puis le mensonge de la vérité, la vérité menteuse comme il le dit plus loin.

Ensuite « la résistance », présentée comme un mot insuffisamment fort, afin de respecter les convenances de la politesse. Cette résistance, qu'indique-t-elle ? On peut la supposer comme résistance de l'analysant, mais à quoi ?

Pour finir, « la satisfaction qui marque la fin de l'analyse » ouvre un questionnement sur cette satisfaction, sa nature et aussi sur sa temporalité – à quel moment de la fin de cure se situe-t-elle ?

Puis à cette phrase, en elle-même déjà bien ramassée, il faut absolument ajouter la précédente, puisque à elles deux elles forment un paragraphe dans le texte : « Pourquoi dès lors ne pas soumettre cette profession à l'épreuve de cette vérité dont rêve la fonction dite inconscient, avec quoi elle tripote ? »

Pour s'aventurer dans ce questionnement sur la satisfaction de fin, il est nécessaire de toujours penser aux autres termes de la proposition afin que l'ensemble garde sa cohérence. Je vais donc débiter par la satisfaction et je reviendrai sur la vérité menteuse, la résistance et ensuite la fonction dite inconscient.

Pour cela j'utilise deux boussoles (le texte est un peu débousolant à la première lecture), une clinique, celle de mon expérience personnelle de l'analyse, et une théorique, orientée par les textes de Lacan.

La satisfaction en question, comment faut-il l'entendre ?

Est-ce le sentiment agréable, le plaisir éprouvé quand les choses sont à notre gré et que nous pouvons dire : « J'ai eu beaucoup de satisfaction, beaucoup de plaisir » ? Je ne pense pas que ce soit ce type de satisfaction, celle du principe de plaisir, que Lacan situe comme marquant la fin de l'analyse. Ça serait un peu mince comme visée. Une autre façon de saisir la satisfaction en question est de la prendre dans sa connexion à la jouissance, i.e. la jouissance liée à la satisfaction pulsionnelle. Je parlerai volontiers de satisfaction de jouissance même si ce n'est peut-être pas exactement le bon terme. Enfin, cette satisfaction, je la relie à un changement dans le mode de jouissance emprunté par le sujet.

La satisfaction de jouissance n'est pas équivalente à la jouissance.

De la jouissance, il y en a à l'entrée de l'analyse et nommément dans le symptôme. C'est la thèse maintenant devenue classique que le sujet de l'inconscient jouit de son symptôme dont il vient se plaindre. Mais il l'ignore – thèse de Freud à propos de l'Homme aux rats, pour lequel il parle d'une jouissance inconnue à lui-même. Le sujet jouit par son symptôme, et il est certain que cette modalité de jouissance ne le satisfait pas. Elle provoque malaise et souffrance, c'est une jouissance dont il pâtit, ce qui nous indique bien que sa satisfaction est suspendue. Elle est suspendue et le sujet se met sur la voie de sa recherche, de sa recherche de jouissance, sans pouvoir atteindre ce que Lacan nomme « le mirage où il trouverait à se satisfaire s'il venait à l'atteindre ». Cette formule, je l'ai prélevée d'une définition que Lacan donne de la névrose dans « RSI » et sur laquelle je m'appuie pour mon commentaire. Le séminaire « RSI » précède d'environ un an la préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* et c'est pourquoi je le crois précieux pour nous aider dans cette lecture.

Voici cette définition, que je raccorde à la question de ce soir parce que je la pense solidaire de celle-ci : « Le névrosé est quelqu'un qui n'arrive pas à atteindre ce qui est pour lui le mirage où il trouverait à se satisfaire, c'est à savoir une perversion. Une névrose, c'est une perversion ratée. » Vous remarquerez qu'ici nous retrouvons ce même terme de mirage qui figure dans la phrase à l'étude comme mirage de la vérité.

Lacan met souvent névrose et perversion en tension pour en faire ressortir des points de similitude et des différences majeures. Freud aussi a souvent rapproché névrose et perversion, jusqu'à cette formule fameuse des *Trois essais sur la théorie sexuelle* : « La névrose est pour ainsi dire le négatif de la perversion », formule qu'il faudrait commenter, mais, si je la cite, c'est pour faire remarquer l'analogie entre la névrose comme perversion ratée chez Lacan et la névrose comme perversion négative de Freud.

En quoi le pervers n'est-il pas un névrosé ?

La différence ou une différence tient à l'usage que le pervers fait de son fantasme. Sur ce point, je me réfère à ce que dit Lacan du pervers dans son séminaire sur l'angoisse : « Le pervers, tout en restant inconscient de la façon dont cela fonctionne, s'offre loyalement

1. J. Lacan, « RSI », séminaire du 18 février 1975, *Ornicar?*, n° 4.

à la jouissance de l'Autre. » C'est une autre façon de dire que le pervers se voue à la jouissance de l'Autre.

La position du névrosé est inverse. Ce que le névrosé ne veut surtout pas faire, c'est servir à la jouissance de l'Autre. Nous avons là une divergence radicale. C'était déjà ce que Lacan écrivait à propos du névrosé en 1960 dans « Subversion du sujet et dialectique du désir ² » : « Ce que le névrosé ne veut pas et ce qu'il refuse avec acharnement jusqu'à la fin de l'analyse, c'est de sacrifier sa castration à la jouissance de l'Autre, en l'y laissant servir », et un peu plus loin : « Car il se figure que l'Autre demande sa castration. »

Divergence radicale donc entre les deux structures mais aussi point commun. Un point sur lequel névrose et perversion se retrouvent est le scénario du fantasme. Le névrosé et le pervers ont en commun la nature perverse de leurs fantasmes. Les fantasmes des névrosés sont pervers. Mais là où le pervers met en jeu sa castration dans sa relation à l'Autre par son fantasme, le névrosé, lui, opère de façon inverse, parce que son fantasme a d'autres finalités.

Le névrosé ne fait pas grand-chose de son fantasme pervers, nous dit Lacan, parce qu'il s'en tient à distance. Son fantasme, il ne l'approche qu'à la lorgnette, pour reprendre une expression du compte-rendu de « La logique du fantasme », ce qui se perçoit bien par les mises en acte du névrosé, qui ne sont pas celles du pervers.

Déclinons les deux fonctions du fantasme telles qu'elles nous sont désignées par Lacan.

La première fonction permet au sujet de se défendre contre l'angoisse de castration et, disons, lui sert aussi à ne pas mettre sa castration en jeu avec l'Autre. Première finalité.

La deuxième finalité, attribuée au fantasme du névrosé dans la cure analytique, est de se jouer de l'analyste. En effet, avec le scénario de son fantasme, le sujet névrosé trompe l'analyste ; enfin il essaie, puisque maintenant, grâce à Freud et à Lacan, nous sommes des analystes avertis. Il le trompe sur la nature de son objet en mettant en avant l'objet de son fantasme, en faisant de celui-ci un objet postiche, comme s'exprime Lacan. C'est-à-dire que cet objet est là pour nous égarer.

2. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 826.

Je pense que c'est à ce niveau de tromperie sur l'objet que nous pouvons situer le mensonge du mirage de la vérité, que Lacan nomme la résistance, « en termes polis », précise-t-il.

Sur cette question de ce qu'il y a de trompeur dans la stratégie du névrosé et aussi sur celle du pervers, ainsi que sur celle de la politesse, Colette Soler a fait de nombreux développements dans son cours de l'année dernière qui m'ont permis de m'y retrouver dans les difficultés de ce soir. Entre autres choses, elle faisait remarquer que Lacan savait ne pas reculer devant le mot propre, celui qu'il faut pour bien signifier ce dont il s'agit.

Dans le texte que nous étudions, il nous dit que son langage est policé quand il fait usage du terme de résistance. Mais dans le séminaire sur l'angoisse, quand il aborde ce que je crois qu'il nomme la résistance, il la qualifie autrement. Il dit que le sujet nous couillonne avec son fantasme et l'objet de celui-ci, et c'est à la suite de cela qu'il le désigne comme un objet postiche³.

Il nous donne deux exemples, celui de la Belle bouchère et celui d'Anna O. La Belle bouchère met en avant dans son rêve le caviar, objet qu'elle aime, mais en vérité ce n'est pas cela qu'elle désire. Quant à Anna O, elle fait fonctionner l'objet *a* de son fantasme pour appâter Freud et Breuer, pour les tenir. Pour Breuer, nous savons qu'elle y parvint assez facilement, mais pour Freud ce fut plus difficile.

Cette stratégie du névrosé qui consiste à vous mener par le bout du nez, Lacan la commente toujours d'une manière fort peu policée à propos des rêves de la jeune homosexuelle, qu'il dit être destinés à vous foutre dedans⁴, ce que Freud avait relevé comme le mensonge du rêve.

Ces exemples sont bien évidemment des cas d'hystérie, mais Lacan précise que cette stratégie ne leur est pas propre et qu'elle s'applique à tous les névrosés.

Il l'écrit explicitement, toujours dans son compte-rendu de « La logique du fantasme », après la formule sur le fantasme qui ne s'approche qu'à la lorgnette, c'est-à-dire qu'il n'en fait pas grand-chose : « Le fantasme, il ne l'approche qu'à la lorgnette, tout occupé qu'il est

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 62-63.

4. J. Lacan, « La logique du fantasme », séminaire inédit, leçon du 21 juin 1967, p. 365.

à sustenter le désir de l'Autre en le tenant de diverses façons en haleine. »

Là où le pervers s'offre par son fantasme à la jouissance de l'Autre, le névrosé, lui, n'a de cesse de susciter le désir de l'Autre, et pour ce qu'il en est de la jouissance, vous repasserez. Et Lacan d'ajouter une recommandation aux analystes : « Le psychanalyste pourrait ne pas se faire son servent. »

La thèse de Lacan est donc que le scénario du fantasme pervers du névrosé ment sur l'objet, sur l'objet réel de son désir. Avec le fantasme, il ne nous donne pas la clé de l'objet qui cause son désir.

« Le mirage de la vérité, dont seul le mensonge est à attendre... » Avec le scénario du fantasme pervers, on obtient bien une vérité sur une modalité de jouissance du sujet, mais ce n'est que mirage, illusion, au sens où, c'est comme cela que je l'entends, comme tout mirage ce scénario masque le réel sous-jacent. C'est sur le réel de l'objet que la vérité est menteuse. Et le mensonge de la vérité trouve son terme quand l'analysant ne fait plus usage de son fantasme pour masquer, voiler la vérité sur l'objet de son désir.

Arrivé à ce point de mon développement, je vais pouvoir greffer un commentaire sur la première phrase du paragraphe : « Pourquoi dès lors ne pas soumettre cette profession (la nôtre) à l'épreuve de cette vérité dont rêve la fonction dite inconscient, avec quoi elle tripote ? »

La première question est de savoir quelle est la fonction désignée ici par Lacan et dite improprement inconscient. Quand Lacan utilise cette tournure « le dit quelque chose », c'est pour en réfuter l'attribut. Et autre question : qu'est-ce qui tripote et avec quoi ? Je vous donne ma lecture : c'est la fonction dite inconscient qui tripote avec la vérité. Et pour la fonction que certains font équivaloir à l'inconscient, mon hypothèse est que Lacan désigne ici le fantasme. Le fantasme serait donc la fonction dite inconscient qui tripote avec la vérité.

Comment étayer cette hypothèse ?

D'abord, elle est cohérente avec le commentaire qui précède, si celui-ci a un sens. En effet, si le fantasme ment sur la cause du désir inconscient, le fantasme ne relève pas de l'inconscient.

Mais ce n'est pas suffisant pour justifier cette hypothèse, et mon point d'Archimède, je le trouve dans ce que Lacan dit sur ce thème du fantasme, de l'inconscient et de la vérité à la fin de son séminaire « La logique du fantasme ».

Ici je résume la dernière leçon : il nous dit que, à vouloir à tout prix insérer le fantasme dans le discours de l'inconscient, on loupe la demande – et j'ajoute l'objet *a* qui s'y loge, puisque c'est l'objet en tant que manque qui génère la demande. Donc le fantasme n'est pas à mettre au compte du discours de l'inconscient.

Il ajoute que ce fantasme, on doit le prendre aussi littéralement que possible et qu'il n'a aucun rôle dans notre interprétation. D'ailleurs, le fantasme n'est pas spécifique à une structure et n'est pas non plus spécifique à tel ou tel sujet, à la différence du symptôme.

Que le fantasme ne soit pas spécifique à une structure, Freud le disait déjà dans une note de bas de page qui accompagnait sa thèse de la névrose comme négatif de la perversion. En effet, il constate que les contenus des fantasmes rencontrés dans la perversion, la paranoïa et l'hystérie coïncident jusque dans leurs moindres détails⁵.

Pour Lacan, le fantasme, on doit simplement, par l'interprétation, inscrire sa fonction dans les registres qui définissent le désir dans la névrose. Ces désirs, il les décline selon le type de la névrose : dans la phobie, le désir est prévenu ; dans l'hystérie, le désir est insatisfait ; et avec l'obsessionnel, le désir est impossible.

Le fantasme a bien un rôle de signification de vérité, mais, précise-t-il, au sens de la logique où un axiome est affecté de la valeur « vraie » – un axiome est toujours vrai par définition. Le fantasme a donc une valeur d'axiome, et Lacan précise que c'est peut-être la seule fonction possible que l'on puisse donner au fantasme dans l'économie névrotique. C'est comme cela que j'entends qu'il tripote avec la vérité : il joue avec mais il ne dit rien sur elle. Le fantasme est vrai, mais cela ne l'empêche pas de mentir, de tromper l'analyste sur la vérité qui est celle de l'objet du désir, de l'objet *a*.

Revenons à cette satisfaction de la fin de l'analyse. Je la situe comme étant le moment où la jouissance perverse du névrosé, dont

5. S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1987, p. 80.

les déterminants servent de matière à l'élaboration du fantasme, le moment donc où cette jouissance perverse ne produit plus toute la série d'affects déplaisants dont il pouvait se plaindre au début, comme la culpabilité, la honte, l'inhibition ou l'angoisse. L'entrée en analyse se caractérise par un défaut de jouissance, donc un défaut de satisfaction.

Pour atteindre cette satisfaction de fin, à quoi faut-il parvenir ?

Je vous cite là une phrase du compte-rendu de « L'acte analytique », extraite d'un passage qui porte sur ce qui doit nous assurer qu'il y a du psychanalyste : « L'important est qu'à quiconque il s'en livre que la jouissance tenue perverse, est bel et bien permise par là, puisque le psychanalyste s'en fait la clef, il est vrai pour la retirer aux fins de son opération. »

Accéder à ce terme de l'analyse où la jouissance perverse devient permise, c'est-à-dire possible parce que jusqu'alors le sujet s'en défendait, se fait sur fond d'un acquis de savoir sur la castration par le sujet. Jusque-là le savoir du sujet sur la castration était refoulé, c'était un savoir inconscient. Le travail de l'analyse permet de lever le refoulement et la reconnaissance de ce savoir sur la castration, de l'impossibilité de jouir pleinement et que ce n'est pas l'Autre qui vous l'impose. C'est ce que Lacan appelle le solde cynique de l'opération.

À quel moment de l'analyse situer cette satisfaction de fin ?

Est-ce quand l'analysant en a définitivement fini avec son analyse ? Serait-ce l'effet de la séparation d'avec l'analyste ? Je ne le pense pas, d'autant que cette fin est plutôt marquée du sentiment lié à la perte de l'objet, du deuil.

Je situe ce moment comme étant plus simplement celui de la passe, si on veut bien considérer que la passe et la fin sont distinctes. À l'occasion, j'avais parlé d'un sentiment d'élation de l'humeur – en opposition avec la fin dépressive – produit par le virage de passe. Je me demande si ce sentiment n'est pas l'index de cette satisfaction de fin.